

Epreuve de Français B

Durée 4 h

Si, au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, d'une part il le signale au chef de salle, d'autre part il le signale sur sa copie et poursuit sa composition en indiquant les raisons des initiatives qu'il est amené à prendre.

L'usage de machines (calculatrices, traductrices, dictionnaires...) est interdit.

Reine des facultés, l'imagination ne l'est qu'autant qu'elle semble nous livrer un royaume où il n'y a rien qui ne soit à notre convenance et à notre merci. Ni résistance, ni obstacle: là tout est à notre discrétion. Il n'y a jusqu'au temps qui ne s'y réduise à un simple délai, comme lorsque un objet déjà fabriqué et déjà commandé tarde un peu à être livré. L'avenir n'y est que du présent ajourné: il suffirait, croit-on, d'attendre, pour que se réalisât ce qui avait été imaginé. Ce qui dans l'imagination n'avait été que l'idéalité d'une représentation deviendrait la perception d'une réalité. Entre la chose en image (comme sur un catalogue) et l'image en chose (comme lorsqu'elle est livrée), on s'attend donc à ne trouver pas plus de différence qu'entre une image et son modèle, c'est-à-dire une simple différence de matérialité. Aussi l'imagination nous persuade-t-elle que, lorsqu'il arrivera, l'avenir sera en tout semblable à ce qu'elle nous en représentait. Tel est l'empire que l'imagination semble nous donner sur le temps: en nous laissant disposer de l'avenir que nous imaginons, elle nous persuade qu'il sera à l'image de ce que nous en attendons. Sans doute le temps met-il ainsi à l'épreuve notre patience, mais il doit nous épargner autant toute surprise que toute déception. L'avenir imaginé ne serait que du présent en instance d'acheminement, comme le possible ne serait à ce compte que du réel en sursis. De même qu'en feuilletant un catalogue nous imaginons tous les divers articles que nous pourrions commander et l'usage que nous pourrions en faire en mille situations diverses, ainsi l'imagination livre-t-elle à notre initiative mille existences possibles dont elle nous laisse choisir jusqu'au moindre détail. Quelque nuance suscite-t-elle une réticence, un doute, une hésitation ? Qu'à cela ne tienne, l'imagination vous la change aussitôt. Toujours à votre service pour toujours vous complaire, elle vous invite à ne rien rabattre de vos désirs en vous les montrant sur image presque déjà satisfaits. Entre leur représentation et leur réalisation, il ne faut qu'un peu de temps. Rien ne distinguerait donc un grand homme d'un petit bourgeois sinon l'audace et la vivacité de leur imagination: l'un a simplement imaginé un destin auquel l'autre n'a pas même osé songer.

Si un ambitieux se distingue d'abord par son imagination, c'est elle aussi qui fait tout son bonheur, puisqu'il cesserait de s'éprouver arrivé s'il pouvait cesser d'imaginer qu'on l'envie. Prestige, illustration, fortune: l'imagination fait presque tout à l'affaire. Aussi Pascal avait-il raison de dire que « l'imagination dispose de tout » et Malebranche de la reconnaître pour « maîtresse du monde ». Puisque c'est elle « qui règne ici-bas », comment ne serait-elle pas « la reine des facultés » ?

Pourtant, les mêmes qui conviennent de sa toute-puissance sont aussi ceux qui dénoncent sa fausseté, sa déraison, sa folie. C'est qu'il n'y a point là d'incompatibilité. Si persuasive, si envoûtante, si pressante est en effet l'imagination qu'elle nous emporte, et que nous nous trouvons avoir été conduits où nous n'avions pourtant jamais pensé aller. Souvent les biens qu'elle nous représente ne valent pas ceux qu'elle nous fait abandonner pour eux, comme on se rend compte d'avoir tremblé à l'imagination de maux qui n'avaient en fait rien de bien redoutables. Par rapport à l'imagination, la raison est démunie: elle ne peut mettre le prix aux choses. Car rien ne coûte à l'imagination. Sans plus d'effort que de délai, elle augmente, elle grossit, elle dilate, elle multiplie à souhait tout ce qu'elle promet, et déjà vous donne cinq étoiles avant même que vous n'ayez commencé à douter que deux vous puissent satisfaire. Mais tout aussi facilement elle contracte, miniaturise, amenuise, gomme si bien les médiations que vous vous trouvez au but sans avoir eu même à vous mettre en campagne. Pour fallacieux que soient de tels grossissements ou de tels raccourcis, ils ne suffiraient pourtant pas à faire de l'imagination une ordinaire folie si elle n'avait le pouvoir de donner à ce qu'elle représente le caractère de l'obsession.

Lorsque ce que je vois me déplaît, je puis m'en détourner et regarder autre chose. Lorsqu'une personne m'irrite, il ne tient qu'à moi de cesser de la fréquenter; et si c'est toute une société qui me révolte, du moins puis-je tenter de la quitter ou de m'en retirer. Or nous sommes paradoxalement moins libres par rapport aux envoûtements de l'imaginaire que par rapport aux contraintes de la réalité. Quelque volonté que nous en ayons, qu'il s'agisse d'un plaisir simplement attendu, ou d'un malheur cependant incertain, combien de fois notre imagination ne s'est-elle emparée de nous, sans que nous puissions nous soustraire à ce qu'elle nous représente ? Proust a souvent décrit ce caractère obsédant de l'imaginaire. Que le narrateur imagine de rencontrer Mme de Stermaria ou, aussi belle qu'un Giorgione, la femme de chambre de la baronne Putbus, c'est d'une véritable obsession qu'il s'éprouve en effet envoûté. De même façon, à peine Swann a-t-il commencé de soupçonner qu'Odette pût lui être infidèle, son imagination ne cesse de l'en torturer en lui représentant en tous lieux et en toutes situations, toutes les scènes et tous les partenaires possibles. Plus elle le lacère, l'élance, le meurtrit, plus il s'emploie à la pourvoir d'indices et à la relancer. Plus il en souffre, plus il en est la victime, et moins il peut s'en détacher. Envahi, hanté, obnubilé, possédé par son imagination: il en est obsédé.

Si c'est bien cette obsession qui produit les grands égarements de l'imagination, la folie de Macbeth et l'aveugle fureur d'Othello, c'est toutefois un autre caractère de l'imagination que nous voudrions tenter d'élucider, sans rien de forcené ni de spectaculaire, mais au contraire si simple, si ordinaire, si banal, qu'il accompagne toute notre expérience, au point qu'y étant tellement habitués nous ne le remarquons pas. Il consiste dans cette indéfinissable différence, dans ce menu désenchantement, dans cette désillusion infinitésimale, qui viennent de ce qu'en se réalisant et en devenant présent, l'avenir nous déçoit toujours un peu de si mal ressembler, comme un pastiche ou comme une parodie, à ce que nous en avons imaginé. Dans ce passage de l'avenir au présent, ou de l'imaginaire au perçu, la différence est si originaire qu'elle est irréductible, si bien que le présent est d'autant plus décevant qu'il ressemble davantage à ce que nous en avons imaginé. Tout y est alors comme on se l'était représenté, et rien n'y est pourtant comme on l'avait attendu. Par une sorte de sortilège ou de maléfice, il suffit à l'avenir de devenir présent pour se désenchanter.

Emprunté à un admirable roman de Dino Buzzati, un exemple en caractérisera le fait. En ayant rêvé durant toute son enfance, ayant passé toute sa jeunesse à s'y préparer, voici qu'arrive enfin pour Giovanni Drogo le moment de revêtir son uniforme d'officier et de rejoindre sa garnison. Fini le temps de l'attente et des mornes préparatifs, finie l'époque angoissée de l'étude et des brimades. « C'était là le jour qu'il attendait depuis des années, le commencement de sa vraie vie. » Vraie, cette vie qui commençait l'était en deux sens. Accomplissement de ce qui précédait, elle allait être en effet la vérité de toutes les années antérieures, au sens où les fruits peuvent être dits la vérité des fleurs, et où le résultat est la vérité du travail qui l'a produit. Mais c'est surtout par rapport à ce qu'il en rêvait qu'elle est vraie: comme l'objectivité de ce qui est effectué par rapport à la subjectivité de ce qu'on projetait, comme la résistance du réel par rapport au caractère insaisissable du possible, ou comme la présence de ce qui est perçu par rapport à l'absence de ce qu'on peut seulement imaginer. Or, ayant endossé pour la première fois son uniforme de lieutenant, « il se regarda dans la glace, mais sans éprouver la joie qu'il avait espérée ». Voilà le fait: tout se passe comme si quelque sortilège empêchait le présent de tenir jamais les promesses qu'il semblait nous faire lorsqu'il était encore à venir.

Remarquons cependant que Giovanni Drogo eût sans doute été fort heureux d'être officier et de revêtir son uniforme si cela lui fût soudainement survenu, quelques mois ou quelques années auparavant, quand il ne pouvait pas s'y attendre. D'un coup, annulant tout délai, révoquant toutes les médiations, l'avenir eût fait irruption dans le présent. La surprise en fût apparue comme une sorte de prodige; et Drogo en eût accueilli l'événement dans la surabondante et bouleversante intensité de l'instant. Objectivement, tel qu'une caméra en eût enregistré tous les caractères matériels, cet instant eût pourtant été strictement identique à l'autre. Son déficit n'est donc pas inhérent à sa nature. Son inconsistance ne lui est pas intrinsèque. Elle lui vient d'avoir été attendu, anticipé, prévu, c'est-à-dire imaginé. S'il est donc vrai que l'attente exaspère le désir, il est moins sûr qu'elle en exalte aussi la satisfaction. Car la nouveauté de ce que nous attendons ne s'évente-t-elle pas à mesure que nous l'imaginons, et le plaisir de la possession ne perd-il pas en intensité ce que son objet a perdu en nouveauté ? Toute chose attendue n'en serait-elle pas toujours rendue moins nouvelle que ce que nous attendions ? S'il ne peut donc y avoir de plénitude et de fraîcheur que de l'imprévu, d'où vient l'ordinaire inconsistance du présent ? D'où vient un aussi paradoxal déficit ? Le premier problème sera donc celui de comprendre cette originaire carence du présent.

L'infime mais constante déception que nous tentons d'analyser pose un second problème, qui concerne cette fois notre capacité de connaître. Car si nous sommes déçus, n'est-ce pas que nous nous étions mépris? N'avons-nous pas jugé vrai ce qui était faux, ou possible ce qui était impossible, ou merveilleux ce qui n'était qu'ennuyeux? Il s'agirait alors d'un manque de discernement, d'une *erreur* de notre entendement, qui relèveraient de la simple logique. A nous en prévenir et à y remédier s'employaient naguère tous les bréviaires de l'art de bien penser. Une telle déception, pourtant, n'est imputable à aucune erreur. Ni discours de la méthode ni réforme de l'entendement n'y peuvent rien. Ce qui arrive est entièrement conforme à ce que nous avons conçu. Objectivement, tout est identique à ce que nous attendions. Rien qu'une nuance toute subjective creuse un presque imperceptible écart: nous nous surprisons seulement de ne pas éprouver autant de plaisir, de bonheur, ou de joie, que nous l'avions supposé. Strictement subjective, l'origine de cette déception ne serait-elle pas alors d'avoir *imaginé* un

avenir qui ne peut jamais devenir présent, par le seul fait qu'il y a une différence de nature entre ce qui est imaginé et ce qui est perçu ? Dans ce cas, il ne s'agirait plus d'erreur, mais d'une invincible *illusion*. Quelque connaissance qu'on en eût, on pourrait bien l'élucider, la caractériser, la dénoncer et la démontrer ; on ne pourrait pas y échapper.

Pour expliquer la paradoxale déception que nous cause un avenir pourtant désiré en devenant présent, il reste encore une hypothèse. Sans mettre en question le passage de l'imagination à la perception, elle consisterait à se demander s'il n'est pas de la nature même du désir de ne pouvoir être satisfait. Si nous sommes déçus lorsque nous venons à posséder l'objet que nous désirions, ne serait-ce pas parce que la nature originellement contradictoire du désir a pour première conséquence que l'objet du désir ne peut pas être un objet ?

Nicolas GRIMALDI, Bref traité du désenchantement,
P.U.F, Perspectives critiques, 1998.

Questions :

1 – Résumé :

Vous résumerez ce texte en 200 mots plus ou moins 10 % ; (8 points)

2 – Dissertation :

Cervantes, Malebranche et Proust, dans les œuvres au programme, considèrent-ils l'imagination comme une faculté essentiellement tournée vers l'avenir ? (12 points)